



Jacqueline Lagrée : *La vie et les vivants dans une philosophie de l'immanence*. Conférence prononcée au lycée Chateaubriand de Rennes le mardi 24 novembre 2009.

Mise en ligne le 29 novembre 2009.

Jacqueline Lagrée est professeur de Philosophie à l'Université de Rennes 1. Elle est l'auteur de nombreuses traductions et publications, notamment sur la pensée du XVII^e siècle.

© : Jacqueline Lagrée

La vie et les vivants dans une philosophie de l'immanence

Justification du titre : compliqué mais simplement pour montrer que la vie est un concept indéterminé qui fait éclater les cadres philosophiques.

Si le vivant, lui, est déterminé (par la durée de sa vie, sa grandeur ou son extension dans l'espace, sa structure, ses actions et passions), la vie est le plus souvent un concept hypostasié, assimilé à la créativité, au « tourbillon de la vie » dont vous parlera Marcel Lamy à propos de Bergson. Si ce concept reçoit un traitement particulier dans les philosophies de la transcendance où il est un des noms de Dieu ou de l'Un comme chez Plotin, je veux regarder avec vous ce qu'il en est dans les philosophies qui, sans être forcément athées, veulent se tenir résolument dans un plan d'immanence. Mais il me faut d'abord montrer que le concept de vie n'est pas un concept ferme.

La vie est-elle un concept mou ou consistant ?

La vie est un concept très métaphorique et donc mou. On désigne généralement par là, la persévérance dans son être d'un vivant (ce que Spinoza appelait son *conatus*) et tous ces échanges qui rendent cette perpétuation possible : métabolisme, flux sanguin, nerveux, échanges économiques, culturels, affectifs etc. Et en même temps que ces données biologiques — que les Grecs appelaient *zôé*, d'un terme qui renvoie à la vie animale¹ —, la vie renvoie aussi à une histoire, à un récit de « tranches de vie », désignée par *bios* qui se retrouve dans bio-graphie. Cette vie racontée est aussi dotée d'une certaine valeur.

Quand il s'agit de définir et de caractériser la vie, la pensée résiste. Les biologistes la caractérisent comme un système d'échanges ou paradoxalement comme Bichat comme « l'ensemble des forces qui résistent à la mort », ou encore comme « un état organisé et homéostatique de la matière », ce qui ne satisfait pas

¹ . Animal se dit en grec *zôon*.

les philosophes qui, eux, se sont montrés bien embarrassés. Spinoza, selon l'enseignement du judaïsme distingue entre Dieu qui *est la vie*, et les hommes qui *ont de la vie*². Au lieu de tenter de définir la vie on peut s'efforcer de caractériser le fait de vivre, ou plutôt de bien vivre, par quelques verbes. Bien vivre, disait Freud c'est « être capable d'aimer et de travailler », le travail pouvant être considéré comme l'emblème de toute activité créatrice. On admettra donc en première approximation que vivre c'est agir ou exister en acte (et pas seulement en puissance).

Si la mort, en tant que limite, ne se laisse pas penser, la vie, en tant que passage perpétuel, ne le fait pas mieux. On est alors renvoyé à un va et vient perpétuel entre des qualités et des déterminations opposées, de la positivité de la vie à la négativité de la mort. Cela donne les oppositions suivantes : positif vs négatif ; échanges, relation à son autre vs absence d'échanges (qui caractérise aussi le coma) ; productivité, créativité, efficacité vs improductivité ; mouvement vs immobilité ; Liberté vs non liberté

La vie, ou plutôt la vie que je vis, peut être ainsi objet d'amour ou de détestation et cet affect rejaille sur l'affect correspondant concernant la mort. A l'amour proclamé de la vie d'un Montaigne³ correspond son déplaisir ou plutôt son indifférence à sa mort : « Que la mort me trouve plantant mes choux mais nonchalant d'elle et encore plus de mon jardin imparfait »⁴. Montaigne a bien compris que la vie et la mort ne sont pas quelque chose de consistant mais que seules existent véritablement *ma* vie et pas la vie, ma vie précisément qualifiée et ma mort, anticipée, acceptée comme une marque de ma finitude et un gage de ma liberté : « Le savoir mourir nous affranchit de toute sujétion et contrainte. Il n'y a rien de mal en la vie pour celui qui a bien compris que la privation de la vie n'est pas mal »⁵.

Qu'est-ce qu'une philosophie de l'immanence ?

Qu'est ce qui caractérise une philosophie de l'immanence ?

— C'est d'abord une philosophie qui refuse l'existence d'un au-delà, d'un Absolu qui ne serait pas dans le présent et donc qui refuse les arrière mondes, comme disait Nietzsche et les illusions qui lui sont liées : l'illusion de l'absolu⁶, l'illusion de la finalité. Il n'y a qu'un monde et il n'y a rien hors du monde. Lorsqu'elle admet l'existence d'un ou de Dieu (x) , une philosophie de l'immanence ne le pense pas au delà ou au dessus du monde, transcendant au monde qu'il a créé, mais présent partout, sans admettre de création mais seulement un cycle de productions et de transformations. Les philosophies de l'immanence soutiennent un monisme

² . « Nous entendons donc par vie la force qui fait persévérer les choses dans leur être et comme cette force est distincte des êtres eux-mêmes nous disons justement que les êtres eux-mêmes *ont de la vie*. Mais la force par laquelle Dieu persévère dans son être n'est autre que son essence ; ceux là parlent donc très bien qui disent que *Dieu est la vie* » *Pensées métaphysiques* II, 6. Je souligne.

³ . « Pour moi donc j'aime la vie » *Essais*, III, 13, p.1113.

⁴ . *Ibid*, I, 20, 89.

⁵ . *Ibid*, I, 20, 87.

⁶ . Voir notamment la critique du processus d'absolutisation du relatif, par ex. dans le cas des valeurs.

ontologique: un seul réel, une seule nature; pas de surnature ni d'infra-nature, ni ange ni démon, ce qui peut aller, comme chez Spinoza jusqu'à l'identification de la perfection avec la réalité⁷. Pensée et étendue sont deux expressions strictement correspondantes⁸ et égales de l'unique réalité. Il n'y a plus aucune supériorité de l'esprit ou de la pensée sur le corps.

— Deuxième caractéristique : l'origine immanente des valeurs. La valeur n'est pas un absolu mais sa relativité ne la rend pas insignifiante; on peut la concevoir selon un modèle d'équilibre relatif à une situation (comme chez Aristote) ou comme un modèle d'optimum de puissance (ex fécondité de l'idée vraie) ou encore sur un modèle d'équilibre utilitariste.

— Le changement d'un être se produit toujours de l'intérieur. Pas de salut ou de conversion externes. Tout progrès est le fruit d'une auto-structuration interne adaptative. L'acceptation par l'être de ce qu'il est, la critique de l'opposition radicale entre être et devoir être est la condition préalable de son amélioration, de son perfectionnement c'est-à-dire de sa capacité à atteindre la plénitude de sa nature singulière dans un modèle de synergie et d'équilibre du tout.

En quoi cela engage-t-il une conception de la vie ? Il faut se demander si la vie vient au monde ou si elle le caractérise, si elle est donnée, reçue ou si elle en est constitutive. S'il n'y a rien hors du monde, la vie ne peut venir au monde que de l'intérieur : c'est un principe dynamique interne, une énergie, les stoïciens diront un souffle tonique, qui fait tenir ensemble les parties d'un organisme vivant et qui le fait évoluer. Voyons le sur deux cas la conception stoïcienne du monde comme un gros animal et la conception stoïcienne du conatus.

L'exemple stoïcien : Le monde est un gros animal

Une des thèses les plus scandaleuses pour les sectateurs chrétiens du Portique, les néostoïciens de la Renaissance, c'est que « le monde est un animal », c'est-à-dire un vivant régi par Zeus ou la raison et dont nous sommes les membres. C'est un vivant puisqu'il est doté de sentiment et qu'il comprend des êtres sentants et intelligents ; or, par un argument du maximum souvent utilisé par Cicéron dans le *DND II*, ce qui est doté de raison est supérieur à ce qui n'en possède pas et le tout ne peut être inférieur à une de ses parties. Si le monde est un vivant raisonnable, on peut, en suivant Plutarque⁹, en détailler quelques parties : le soleil est son cœur ou ses yeux, les rayons du soleil son sang, la terre son ventre ou ses pieds, la mer sa vessie. Tout cela ne fait pas très sérieux mais la doxographie stoïcienne consonne ici avec des exposés platoniciens (*Timée*) ou empruntés au corpus hermétique (Hermès Trismégiste. Ce qui permet de souligner l'unité profonde de la nature dont témoigne l'analogie vitaliste. Tout comme l'homme est un résumé de la nature¹⁰, un microcosme qui reflète le macranthrope qu'est le monde, ce dernier reprend en soi

⁷ . "Par réalité et perfection j'entends la même chose". E II, déf.6.

⁸ . D'où l'habitude prise par les commentateurs de qualifier cette position de parallélisme.

⁹ .Plutarque, *Moralia* 928c.

¹⁰ . Il a en lui l'*hexis* (les os ou le bois), la *physis* (ongles et cheveux ou plantes), la *psychè* (représentation et tendance ou partie animale) et le *nous*, l'intellect, partie divine. Cf Philon, *Allégorie des Lois II*, 12.

une unité et une harmonie entre toutes ses parties. Ainsi le monde, sans être Dieu, peut être dit divin en raison de sa partie supérieure, Zeus, partout présent ou répandu dans le monde. Cela veut donc dire que Zeus est l'âme du monde et le monde le corps de Dieu¹¹. « Tout ce qui vit, dit Posidonius, un auteur du moyen stoïcisme, animal ou produit de la terre, vit grâce à la chaleur qui y est renfermée ». Or cette chaleur provient du feu élément lui-même issu du feu principe, Zeus. Le monde n'est ni mortel ni immortel puisqu'il meurt et renaît à chaque conflagration¹². Alors ne subsiste dans le monde que Zeus, seul avec ses pensées.

Qu'en découle-t-il ?

- La vie n'est plus sacralisée et le stoïcisme est une des rares philosophies à autoriser le suicide dans des conditions très restrictives cependant.
- La vie n'est pas substance mais processus
- La hiérarchie des vivants qui va de la pierre au dieu est récapitulée en l'homme, centre des vivants puisqu'il a en lui du minéral (os), du végétal (cheveux) de l'animal (tendance vitale, sentiments, sensations) et du divin la raison¹³. Il y a donc aussi harmonie entre tous.
- Le vivant participe d'une totalité vivante qui l'englobe, le monde pour tous, la communauté cosmopolite pour les hommes et les dieux. Entre les membres de cette communauté il y a sympathie, d'autant plus forte et dense que ses membres sont plus sages : « Quand un sage, n'importe où, étend le doigt avec sagesse, tous les sages du monde en tirent profit ».
- La mort n'est pas une fin ultime mais un retour dans le processus indéfini qui fait la vie du monde et avec l'hypothèse du retour éternel le stoïcisme ne promet ni immortalité de l'âme ni métempsychose mais le retour éternel du même.

Spinoza : Dieu est la vie et les vivants sont des modes de Dieu.

Le spinozisme est généralement considéré comme une philosophie de l'immanence, comme le remarquait Victor Delbos¹⁴:

On conçoit ainsi que la pensée maîtresse du spinozisme, l'idée d'immanence, logiquement développée et appliquée, fasse de plus en plus entrer la vérité pratique dans la vérité de la vie et la vérité de la vie dans la vérité universelle.¹⁵

Immanence n'appartient pourtant pas au vocabulaire spinozien mais la distinction entre la cause immanente (interne et divine) et la cause transitive (modale où la cause est séparée de l'effet) est essentielle chez Spinoza. Cette distinction est reprise du vocabulaire scolastique: "Je crois que Dieu est de toutes choses cause immanente comme on dit et non cause transitive. J'affirme, dis-je, avec Paul¹⁶ et

¹¹ .*Phys.* I 7 en reprenant une citation de Lactance : « Nam interdum sic confundunt ut sit deus ipse mens mundi et mundus sit corpus dei » *Institutions divines* VII, 3 (SVF II, 1041).

¹² . Pour les Stoïciens, la conflagration revient périodiquement au bout de la « longue année ».

¹³ . Philon, *Allégorie des lois*, II, 12.

¹⁴ Cf aussi Y Yovel *Spinoza et autres hérétiques*.

¹⁵ . Delbos, *Philosophie morale*, p. XI.

¹⁶ . Discours de Paul aux Athéniens devant l'autel du dieu inconnu. *Actes* 17:28 "Dieu n'est pas

peut-être avec tous les philosophes anciens¹⁷ bien que d'une autre façon, que toutes choses sont et se meuvent en Dieu"¹⁸. Dire que "Dieu est cause immanente mais non transitive de toutes choses" (E I, 18) , signifie que toutes choses sont en Dieu et qu'il n'y a rien hors de Dieu. En lui donc « nous avons la vie, le mouvement et l'être ».

Spinoza semble reprendre ici un vocabulaire traditionnel (scolastique) et une tradition à la fois théologique (vétérotestamentaire et paulinienne) et philosophique¹⁹, celle de la raison divine présente sous forme d'étincelles séminales dans tout individu comme dans tout l'univers, et lui assurant vie, cohésion et dynamisme. La causalité immanente c'est celle de l'unique substance agissant via les attributs dans tous les modes. Elle exprime l'infinie productivité divine qui est la véritable définition spinozienne de Dieu (*Ethique* I, 16: "De la nécessité de la nature divine doivent suivre une infinité de choses en une infinité de modes, c'est-à-dire tout ce qui peut tomber sous un entendement infini"). Cela aboutit aussi à une apologie extrêmement forte de la vie. Mais quelle vie ? Quand on dit que « le meilleur État est celui où les hommes passent leur vie dans la concorde », que met-on sous le terme de vie ? Non pas celle qui se définit par la circulation du sang et par les autres fonctions communes à tous les animaux mais essentiellement par la raison et la vie véritable de l'esprit²⁰ ». Sinon ce n'est pas un État en paix ajoute-t-il mais simplement un désert. Donc Apologie de la vie mais de ce qu'il appelle la « vraie vie ». Qu'est-ce que c'est ?

La quête de la vraie vie

Il faut revenir au récit pseudo biographique du début du *TIE*. Spinoza y raconte l'errance d'un sujet qui peut être n'importe qui, vous, moi, lui, dans la poursuite des biens communément recherchés par la foule : plaisir, richesse, gloire. Cette chasse conduit au déchirement de l'esprit qu'il rend incapable de toute réflexion. La prise de conscience d'un malaise induit le projet de changement de vie d'adopter un *novum institutum* un nouveau régime de vie, mais sans conversion, par la simple prise de conscience d'une déception et sans savoir vers où aller. Or cette seule prise de conscience introduit déjà un détachement une pause, qui rend moins désirables les biens poursuivis de manière obsessionnelle et plus délectable l'activité de réflexion ou de pensée. Le dépassement de l'impuissance de la vie commune se fait intégralement dans la logique de la vie commune. La vraie vie c'est celle qui assure le maximum de fécondité et d'ampleur à mon conatus à cette tendance à persévérer dans mon être qui me définit. *L'institutum vitae* de l'ivrogne est aussi réglé que celui du philosophe mais il ne l'est pas par les mêmes règles. La logique de l'ivrogne est aussi déterminée et précise que celle du philosophe : j'ai soif donc je bois. Mais sa jouissance est plus étroite et plus pauvre tout comme le champ de vision de la taupe

loin de chacun de nous. En lui en effet nous avons la vie, le mouvement et l'être (*in eo vivimus, movemur et sumus*) ainsi que l'ont dit certains d'entre vous car nous sommes aussi de sa race.

¹⁷ . Voir Plotin par exemple.

¹⁸ . Ep. 73.

¹⁹ . Tradition particulièrement stoïcienne.

²⁰ . *TP V §5*.

par rapport à celle de l'aigle ou comme la sexualité de l'étalon par rapport à celle de l'homme. Comme la règle de vie du philosophe augmente davantage la puissance d'agir du corps et de l'esprit, son bonheur est plus grand²¹.

Le conatus

Spinoza distingue donc entre la substance ou Dieu qui est la vie et tout le reste des étants qui sont des modes de cette substance infiniment infinie dont nous ne connaissons que les deux attributs, les deux genres d'être que sont l'étendue et la pensée. Chaque individu est en ce sens *deus quatenus*, Dieu d'une certaine façon, et cela signifie que l'individualité ne se réduit pas à l'individu biologique. Toutes choses, quoiqu'à des degrés différents, écrit Spinoza, sont animées, *omnia sunt animata*.

Le spinozisme a parfois été accusé d'absorber l'individu dans le tout mais on doit dire, à l'inverse, qu'il a développé une théorie particulièrement forte de l'individu qui vaut aussi pour des individus d'un autre type que des personnes, par ex. des États ou même des individus d'un genre très particulier comme un livre, et le Livre par excellence qu'est la Bible, *to biblion*. La difficulté vient ici de ce que cette conception de l'individu ou du vivant n'est pas une théorie du sujet, ni comme sujet pensant, ni comme sujet moral et volontaire, tout au plus du sujet porteur de droit. Essayons donc de comprendre en quoi consiste, en théorie spinoziste, un individu vivant.

La théorie de l'individu est inscrite dans la deuxième partie de l'*Éthique* qui traite à la fois de la physique (de la composition, conservation, dissolution des corps), de la psychologie (théorie de l'âme moins comme puissance de penser ou entendement que comme idée du corps existant en acte E. II, 11) et des enjeux éthiques de ces théories. L'explication des corps et la connaissance de l'esprit humain ont pour effet d'écartier des obstacles et de faciliter l'accès à la vraie béatitude²² ».

Un individu vivant équivaut chez Spinoza à une chose singulière; il ne se détermine pas par son indivisibilité (il y a des individus composés et corruptibles) mais par son *unité d'action* et par sa *différence singulière*, face négative de sa détermination particulière: « si plusieurs individus concourent en une même action de telle sorte que tous soient cause à la fois d'un même effet, je les considère tous à cet égard comme une même chose singulière »²³. Comment se constitue un individu? comment se conserve-t-il? comment meurt-il?

L'individu c'est donc une chose singulière, une réalité finie (sauf la nature totale) qui a une existence déterminée (spatialement, temporellement, dans son rapport avec les autres individus, dans sa cause productive et destructrice, etc.) qui produit un certain type d'action. Il doit avoir une cause et une raison de son existence. La *raison de son existence*, c'est sa définition ou son essence. La cause de son

²¹ . Il suit de la proposition précédente < sur les différentes espèces de joie, de tristesse et de désir> que la différence n'est pas petite entre le bonheur que goûte un ivrogne et le bonheur auquel est parvenu un philosophe E III 47, sc.

²² « J'expliquerai seulement ce qui peut nous conduire comme par la main (*quasi manu ducere*) à la connaissance de l'âme et de sa suprême béatitude » Introduction d'E II, G II 84.

²³ . E II, déf.7.

existence, puisqu'il n'est pas *causa sui*, c'est ultimement Dieu mais prochainement tel ou tel mode (les parents pour l'enfant, l'auteur, l'éditeur et l'imprimeur pour le livre). L'individu peut être envisagé dans les deux attributs, comme corps ou comme âme, puisque tous les individus relèvent des deux attributs et donc ont chacun une idée de leur corps²⁴. Un individu corporel c'est un corps simple ou, le plus souvent, un corps composé c'est-à-dire un ensemble de corps qui se meuvent ensemble et se communiquent leur mouvement selon un rapport déterminé²⁵. Entre ces composants on peut trouver tous les degrés de composition et d'unité (individu simple, composé de natures semblables, de natures différentes). « La nature entière est un seul individu dont les parties, c'est-à-dire tous les corps varient d'une infinité de manières sans aucun changement de l'individu total ».²⁶ Plus l'individu corporel est complexe, plus il est susceptible d'une multiplicité de mouvements et d'actions, plus il est autonome et moins il dépend des autres, plus son âme est complexe et susceptible d'un plus grand nombre de perceptions les plus riches.

a/ *Définition mécanique*. Un individu c'est d'abord une composition de corps selon une même loi de mouvement et de repos; sinon il s'agirait d'un agrégat. Une armée ou une chorale qui agissent "comme un seul homme" constituent un individu; une armée en débandade, un chœur dissonant ne sont que des agrégats en voie de désagrégation. Pour exister, un individu requiert des causes productrices. Seule existe concrètement et toujours la totalité autoproductrice et la forme totale de l'individu total. Un individu ne peut exister que parce qu'il est produit et qu'il se reproduit toujours, donc que certaines parties viennent prendre la place des parties qui se corrompent et en partent²⁷.

b/ *Définition dynamique*: on peut aussi définir l'individu de façon interne et dynamique par son *conatus* ou sa puissance d'exister. Le terme *conatus* évoque l'effort pour persévérer dans son être parce que la puissance de l'individu est inévitablement contrecarrée par les puissances concurrentes des autres individus finis existant dans le même temps. La puissance d'un individu fini sera donc d'autant plus forte qu'il sera capable de transformer en coopération l'antagonisme naturel entre les puissances rivales des modes finis. Cette thèse est déterminante pour ses

²⁴. *omnia <individua> quamvis diversis gradibus animata tamen sunt* E II 13 sc. Cette phrase, qui a donné lieu à bien des commentaires, pose toutefois un problème de traduction et d'interprétation : *animata sunt = animam habent* et non pas *mentem habent*. Or dans E II, c'est la *mens humana* qui est l'idée du corps humain. Que tous les corps à des degrés divers soient 'animés' c'est-à-dire productifs ou vivants et que, par ailleurs, à chaque mode de l'étendue corresponde un mode de la pensée ne signifie pas que tout corps ait une âme au sens traditionnel de cette expression, ou qu'on ait affaire à un 'panpsychisme'.

²⁵. « Quand quelques corps, de même grandeur ou de grandeur différente, subissent de la part des autres corps une pression qui les maintient appliqués les uns sur les autres ou, s'ils se meuvent avec le même degré ou des degrés différents de vitesse, les fait se communiquer les uns aux autres leur mouvement suivant un certain rapport, nous disons que ces corps sont unis entre eux et que tous composent ensemble un même corps c'est-à-dire un individu qui se distingue des autres par le moyen de cette union de corps ». E II 13, ax. 2, déf. A 88.

²⁶. E II 13 Lemme 7, sc. A.90. La nature entière qui demeure immuable, c'est la *facies totius universi*, mode infini médiateur de l'étendue.

²⁷. Voir l'explication du métabolisme dans le lemme 4 et l'allusion possible au navire de Thésée.

prolongements politiques mais aussi éthiques et scientifiques. Une des conséquences directes est la théorie de l'**amitié**:

Plus que tout, il est utile aux hommes de nouer des relations entre eux (*consuetudines jungere*, de lier des habitudes), de se forger ces liens qui les rendent plus aptes à constituer tous ensemble un seul tout (*de se omnibus unum efficiant*) et de faire sans restriction tout ce qui contribue à affermir les amitiés.²⁸

c/ L'individu comme structure à légalité interne:

Un individu corporel, c'est enfin un tout qui conserve sa structure et sa forme. La déformation de la structure ne peut jouer qu'entre certaines limites: par ex. de taille et de poids pour un organisme, de population, de degré de liberté, de richesse pour un État. Au-delà de ces limites, l'individu meurt, se décompose, se transforme en un autre ou est absorbé par un autre individu. Le jeu de forces ou de mouvements qui constitue l'individu est subordonné à la finalité interne de la conservation de sa structure. D'où la définition du conatus comme "l'effort de chaque chose pour persévérer dans son être autant qu'il est en elle".²⁹ Dans son *être* et non pas dans son *état* présent La puissance d'un individu est fonction du plus ou moins grand nombre de variations que cet individu peut supporter sans être détruit³⁰ et à la plus ou moins grande autonomie de sa conduite, ce qui correspond à la définition de la santé selon Canguilhem. L'individu total se maintient toujours parce qu'il reproduit perpétuellement les forces qui le maintiennent dans l'existence, selon la loi de l'inertie³¹. Il n'y a donc ni entropie ni progrès dans la nature totale.

Des vivants singuliers: la Bible et l'État.

La Bible comme ensemble de livres réunis par un canon (qui joue le rôle de pression extérieure qui fait tenir ensemble les composants) est un individu composé. Ses constituants sont des livres de nature diverse : récits politiques (Juges, Rois); récits mythiques (Genèse); poèmes (psaumes, Cantique); discours sapientiels (Proverbes, prophéties (Isaïe, Jérémie, etc.)). Ce qui fait que cet individu se maintient en dépit de la diversité des canons (pharisien, samaritain, catholique, réformé) c'est qu'il a une unité interne : il exprime la Parole de Dieu qui ne saurait se contredire, et une âme qui est selon Spinoza l'unité de son enseignement moral (justice et charité). Il peut donc exister en de multiples exemplaires différents et même en de multiples traductions, c'est toujours le même individu. La Bible est un livre saint et vivant parce qu'elle suscite des pratiques de piété (amour de Dieu et amour du prochain). Mais si la Bible est un individu, elle vit et se transforme. Le livre naît avec Moïse ou plus exactement avec Esdras. Il se développe jusqu'à la constitution des canons pharisiens et chrétiens. Tant qu'elle suscite des pratiques de piété, la Bible est vivante; quand elle est utilisée pour autre chose (par ex. pour justifier des conflits politiques ou des haines théologiques) ou quand elle est oubliée, elle n'est plus que "du papier et de l'encre noire", c'est-à-dire un cadavre. Elle a même un conatus

²⁸. E IV, Ap. §12.

²⁹. E III, 6.

³⁰. A rapprocher de la définition de la vie et de la santé selon Bichat: l'ensemble des forces qui résistent à la mort.

³¹. Voir cor. du lemme 3 de la prop.13.

puisqu'elle suscite l'incitation à la lire (donc à l'éditer, la traduire, la diffuser), à la commenter et à vivre selon ce qu'elle enseigne. Mais ce conatus est aussi contrecarré par des individus différents mais d'une nature voisine comme d'autres livres religieux (le Coran) ou d'autres livres qui incitent à la vertu et à la vraie vie, comme l'*Éthique* de Spinoza. Et à son tour un système philosophique comme celui de Spinoza peut être considéré comme un individu ...

Il en va de même pour l'État: le corps de l'État, ce sont les citoyens avec leurs diverses activités; la forme de l'État c'est sa constitution et sa législation; l'âme de l'État, c'est la pensée commune, l'idéologie pour la part imaginative, les décisions législatives correspondant aux volitions, les archives et l'histoire pour la mémoire, et la science politique pour la partie rationnelle et nécessaire. Comme tout individu, un État se forme, se développe, perdure, décline et meurt. Cf. l'exemple de l'État des Hébreux: il se forme comme théocratie sur le Sinaï; il se développe sur la terre de Canaan; il se transforme en monarchie à l'âge adulte; il décline et meurt dans l'exil et son principe de dégradation interne est constitué par le statut particulier des lévites.

Conclusion :

Que devient la vie dans une philosophie de l'immanence ? C'est le nom donné au Tout du réel en tant qu'il est animé d'un mouvement de construction et déconstruction qui se renouvelle toujours, en tant qu'il a une histoire et une dynamique. La vie n'est pas une hypostase ni un Etre transcendant mais un *processus* interne au tout. Ce qui existe concrètement ce sont des *vivants intégrés dans des vivants* (le ver dans le sang ou le système digestif, le corps humain dans son biotope, l'esprit humain dans la communauté des êtres qui pensent, les personnes humaines dans les communautés qui leur permettent de vivre, familles professions, Etats). Mais si l'on admet cela il faut aller jusqu'au bout et faire du tout de l'univers un grand vivant immortel ou mortel ? animé ou sans âme ? fini ou infini ?

Dans cette conception aussi, *la vie n'est pas sacralisée*. Si Spinoza rejette le suicide ce n'est pas comme faute ou crime mais comme signe d'une âme faible et débordée par les choses extérieures et un manuscrit de 1678 récemment découvert d'un habitant de la Haye laisse penser que Spinoza se serait euthanasié. Rien n'est sacré d'ailleurs dans une philosophie de l'immanence ni la vie ni le vivant . La valeur d'un vivant et son droit c'est sa puissance, la puissance de sa causalité interne, la quantité et la fécondité de ce qu'il est capable de produire. Les petits poissons n'ont pas d'autre valeur devant le gros poisson qui les mange qu'alimentaire et gustative. Le chien enragé qui me menace ne me veut pas de mal mais représente pour moi un danger et j'ai tout droit et raison de l'abattre. Seule sans doute la communauté pacifique et solidaire de vivants intelligents peut conduire à dépasser ce cycle de jeu de forces aux équilibres précaires pour construire une société qui soulage les misères, augmente le savoir et permette une vie plus riche et plus diverse. Mais là encore en toute rigueur spinoziste il n'y a pas de privilège de la pensée sur l'étendue, de l'âme sur le corps.

Enfin la vie n'est pas donnée mais transmise. Elle n'est pas reçue comme un don mais c'est un donné sur lequel ou dans lequel nous construisons un style de vie, un régime de vie réglé consciemment ou inconsciemment, Spinoza dirait clairement et distinctement ou confusément. Or ma vie doit être réglée et unifiée clairement pour être heureuse et féconde. Et c'est là que peut intervenir, comme un besoin interne, la demande de philosophie.